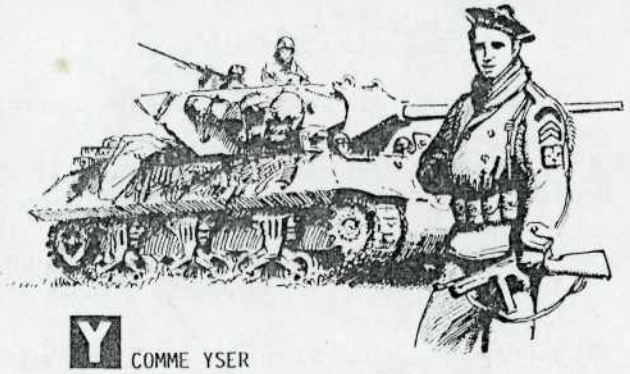
DIVISION LECLERC



Y COMME YSER

RÉGIMENT BLINDÉ

RB FM

FUSILIERS MARINS

Amicale des Anciens du Régiment Blindé de Fusiliers-Marins

4 EME TRI 92 N°115 116

Le 17 octobre 1992

- Le mot du Président -

Chers Amis,

En ce début d'année, après les vacances, je voudrais me demander avec vous comment faire mieux circuler parmi les membres de notre amicale cet esprit d'amitié et de fraternité auquel nous tenons tant et que nous redécouvrons avec joie à chacun de nos rassemblements... auxquels, hélas, beaucoup d'entre nous ne peuvent se rendre.

Nous nous sommes retrouvés en Normandie, et, pour un groupe de "privilégiés", à La Martinique.

Nous nous retrouverons à Toulouse, dans le cadre de la DB, en Juin 1993... (pensez d'ores et déjà à noter les dates sur vos agendas).

Mais d'ici là, où que vous soyiez, revoyez-vous souvent, organisez de petites "guitounes" locales, visitez ceux de nos camarades qui ont besoin de réconfort, ... et utilisez votre téléphone pour garder le contact.

Notre Pacha nous donne l'exemple : il téléphone régulièrement à ceux d'entre nous qui sont hospitalisés et qui lui sont signalés... Il les suit dans leurs progrès et les réconforte...

Alors, faisons de même. Il est grand temps que nous ne nous endormions pas.

Pour les Parisiens et les proches provinciaux, rendez-vous à la guitoune de la vente de charité de la 2e DB. Venez en grand nombre !

Cotisations ! Certains d'entre vous ont été choqués par la brutalité de notre réaction : parce qu'ils étaient en retard dans le paiement de leur cotisation, de quelques semaines ou quelques mois, ils ont été privés de bulletin...
Dans la foulée de notre campagne de 1991, dictée par notre désir de ne plus envoyer de bulletin à ceux de nos amis qui, visiblement, ne s'intéressaient pas à l'Amicale et ne donnaient pas de signe de vie, souvent depuis plusieurs années, nous avons adopté trop précipitamment le même remède. Ce fut à la fois excessif et inamical.
Alors, tous nos adhérents actuels recevront le présent bulletin... J'espère seulement que ceux qui ne sont pas à jour se feront un devoir de répondre positivement à ma "générosité".

Recevez mes amitiés très fidèles.
A bientôt, fin Novembre pour les Parisiens.

François VILAREM

Le 45e Anniversaire de la mort du Général LECLERC sera commémoré par les manifestations suivantes :

Samedi 28 Novembre : Ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe. Mise en place terminée à 17 h 45.
Dimanche 29 Novembre : Messe solennelle à 9 h 30 à Notre-Dame des INVALIDES.

Les Parisiens et banlieusards sont vivement invités à s'y rendre.

- LES SILENCES DU P.V.P. -

Vous ne trouverez pas dans ce bulletin notre rubrique "Que devenons-nous ?"

Ne croyez pas qu'elle soit supprimée. Elle est seulement reportée au 117 parce que, d'une part, le temps m'a manqué et que, d'autre part, il y avait déjà suffisamment à vous dire ou raconter.

On y parle beaucoup de l'Alsace. Normal ! On ne va pas tarder à la libérer. On en sera tout proches quand vous recevrez ce bulletin.

Et puis, à GRUSSENHEIM, on va un peu mieux savoir que le RBFM était "dans le coup" ! Il en était temps !

On y parle aussi de cet éphémère 4e Régiment de Fusiliers-Marins dont bien peu d'entre vous, j'en suis sûr, avaient entendu parler. Et aussi de l'hommage officiel rendu par ARCACHON à la BMEO.

Enfin, on vous y convie à la vente de charité de la 2e DB à VINCENNES les 27-28 et 29 novembre 1992.

Je voudrais terminer "mes silences" par deux appels solennels :

1 - Soyez, SVP, un peu plus assidus et réguliers dans le paiement de vos cotisations. Nous vous demandons à nouveau de les régler dans le courant du premier trimestre de chaque année, c'est-à-dire avant le 1er avril. Ceci, pour deux raisons :

. pouvoir étudier très tôt la manière dont nous établirons notre budget de l'année,
. ne pas bloquer notre trésorière toute l'année par des paiements qui lui arrivent "au compte-gouttes".

Merci de comprendre cela et de ne pas l'oublier !

2 - Nous sommes environ 600 à l'Amicale et nous comptons sur les doigts d'une main ceux qui l'animent et donc, la font vivre. Ce n'est pas normal !

Et ces animateurs vous lancent, par mon entremise, un appel à l'aide en demandant à ceux qui pourraient disposer de quelques heures par mois de nous le dire.

Avec eux et sans les "coincer", sans les surcharger, nous étudierons la possibilité de les intégrer à notre bureau et d'utiliser leurs compétences et leur disponibilité pour le bien de tous. Nous comptons sur vous et je suis à votre disposition pour de plus amples renseignements.

G. LAURENT

A CHACUN SA COMPÉTENCE... et sa RESPONSABILITÉ

Outre le Président François VILAREM et le Premier vice-Président Georges LAURENT qui sont habilités, en liaison étroite entre eux, à connaître tout ce qui se passe à l'Amicale, vos problèmes éventuels, vos soucis, vos souhaits..., il est des domaines spécialisés qu'il convient de bien respecter :

- les cotisations et ce qui les concerne sont du domaine exclusif de notre si fidèle trésorière Jacqueline BESNIER, 14, rue du Général Delestraint, 75016 PARIS,

- les décorations (demandes, suivi...) relèvent de Jacques BEUQUE,
24 avenue de la Porte d'Asnières, 75017 PARIS,

- le bulletin Y comme YSER et tout ce que vous souhaitez y voir insérer (vos récits, les évènements heureux ou tristes qui se produisent dans votre famille, les changements d'adresse ou de téléphone...) sont de la responsabilité de Georges LAURENT, Les Sorbiers, 28 avenue Thermale, 63400 CHAMALIERES.

En appliquant ces quelques règles simples qui consistent à converser directement (par lettre ou fil) avec chacun de ces responsables, dans le domaine de leurs attributions spécialisées, nous éviterons d'obliger ceux-ci à réexpédier le courrier qui ne les concerne pas directement ; et le fonctionnement de l'Amicale en sera amélioré.

Merci à tous de nous suivre dans cette organisation.

Georges LAURENT

La VENTE de CHARITÉ de la 2e D.B. se tiendra

les 27-28 et 29 novembre 1992, au parc floral de PARIS dans le Bois de VINCENNES.

Dans ce cadre, prendront place le Dimanche 29 novembre :

. à 10 h 00 : une Assemblée Générale R.B.F.M.
. à 11 h 00 : une remise de décorations
* Les "Lieutenants" Maurice ALLONGUE et Vincent LACOIN seront respectivement promus Commandeur et Officier de la Légion d'Honneur.
* Plusieurs de nos camarades recevront la Croix du Combattant volontaire 1939-1945.
Un "pot" d'arrosage sera offert au bar.
. à 12 h 30 : notre traditionnelle "guitoune".

POUR VOTRE INSCRIPTION A CETTE GUITOUNE,

Vous trouverez en dernière page de ce bulletin un papillon détachable à adresser d'URGENCE à Jacqueline BESNIER, 14, rue du Général-Delestraint, 75016 PARIS.

Pour cette occasion, nous comptons particulièrement sur la présence de :

. Jean DÉRÉ (3-PHR) et ses "binious" pour nous envoyer le branlebas et la soupe.
N.B. Jean ne conduisant plus, il serait bien sympathique qu'un Ancien, proche du (ou transitant par le) département de la MARNE pour rejoindre VINCENNES le prenne en charge à VITRY le FRANCOIS où il réside 23, avenue MOLL et l'y ramène. Prendre contact directement par fil avec lui 26 74 23 00.
. André PASCAL (3-3) retrouvé récemment par Bernard DUPLESSY.

48e ANNIVERSAIRE DES COMBATS
- POUR LA LIBÉRATION DE GRUSSENHEIM -

La commémoration des combats de GRUSSENHEIM aura lieu le 31 JANVIER 1993. L'accent y sera mis sur le RBFM et notamment sur le 2e Escadron.

Une plaque, actuellement en fabrication, y sera dévoilée sur le socle du Sherman "CHEMIN DES DAMES" (Cf bulletin 115 page 6), à la mémoire de nos six camarades tués dans ces combats.

Le bureau de l'Amicale lance un appel pour que tous les Anciens (du 2e Escadron notamment) qui le pourront viennent représenter le Régiment lors de ces cérémonies auxquelles l'Amiral GELINET compte assister.

Pour permettre aux organisateurs de bien préparer cette manifestation (retenues de chambres à COLMAR ou MULHOUSE - Cars...), nous demandons à ceux qui ont l'intention de s'y rendre de le signaler au moyen du papillon détachable que vous trouverez en dernière page de ce bulletin et qui sera à expédier dès que possible à Paul ABT, 7, rue Beethoven-Lipsheim, 67640 FEGERSHEIM.

Si ce déplacement posait un problème pécuniaire à certains d'entre vous, il leur est demandé de le dire en toute simplicité au Président François VILAREM ou au PVP Georges LAURENT qui les assurent de leur totale discrétion.
Les directives de détail vous seront données en temps utile.

Le Rassemblement de la 2e DB à TOULOUSE et LOURDES
EN JUIN 1993 se tiendra...

...du Jeudi 3 Juin (Arrivée) au Mardi 8 Juin (dislocation) avec possibilités de raccourcir le séjour.

Son coût par personne pour le séjour complet (du dîner du 3 Juin au petit déjeuner du 8 Juin), - n'étant pas inclus la guitoune RBFM du Samedi 5 (dîner) et le dîner libre du Dimanche 6 Juin - est, dans un hôtel deux étoiles, en chambre double, de 2 500 F - 2 600 F réglables en trois versements.
Il n'y aura pas, pour ce rassemblement, d'organisation spécifique par l'Amicale RBFM. Le bureau s'efforcera seulement de nous regrouper dans le même hôtel.
En conséquence, nous devrons tous prendre nos consignes et nous renseigner dans le prochain "CARAVANE", celui du 3e trimestre 1992, à paraître.
Les Anciens du RBFM non abonnés à CARAVANE et qui souhaiteraient participer à ce rassemblement s'adresseront au secrétaire : Jacques BEUQUE qui se fera un plaisir de leur expédier une photocopie des pages de CARAVANE traitant de ce sujet.

Du ROSE, du GRIS...

- Pierre LE DAUPHIN nous fait part de la naissance, le 12 août 1992, d'une nouvelle petite-fille.
Bravo aux grands-parents et parents et longue vie heureuse à Allison.

- André MONJARRET (3e) et son épouse viennent d'être deux fois grands-parents d'un petit DAVID qu'ils vont aller voir chez leur fils, installé à TOULON et d'un petit GUILLAUME qu'ils connaissent puisque leur fille est installée, comme eux, à Paimpol, en Côtes d'Armor.

Cette double naissance les console d'un deuil récent, la maman d'André étant décédée à 85 ans, au début de l'année.

L'Amicale est de tout coeur avec toi, dans ta joie et dans ta peine, André. A bientôt, j'espère. Tous nos voeux aux derniers nés.

***

- Le "lieutenant" Paul BERNARD a subi en septembre une très longue intervention chirurgicale à l'abdomen. Il est maintenant chez lui depuis début octobre et devra rester quelque temps en convalescence. On vous tiendra au courant.

- Le "Lieutenant" "six pieds", Georges DUTRAY, après quelques ennuis sérieux de santé, refait tranquillement surface. Il a même pu aller à une cérémonie commémorative du 50e anniversaire de son naufrage à DIÉGO.

- Le "Lieutenant" Vincent LACOIN n'y a pas été de main-morte. En effet, entré à BROUSSAIS le 19 septembre pour un triple pontage, il en a, en cours d'intervention, exigé un 4e, le tout réussi en 5 heures.

Sa convalescence sera longue, mais il va aussi bien que possible. Il est en rééducation dans un établissement spécialisé de Maisons-Laffitte.

Nos voeux bien affectueux de complète guérison à nos trois "midships" de NAVALE 1939 que nous espérons près de nous pour la vente de charité.

***

- Georges BUZENET 2/2 aurait aussi de sérieux ennuis de santé.
Nous aimerions savoir ce qu'il en est et lui souhaitons aussi un prompt et durable rétablissement.

...du BLEU... !

- Paul MASSERON (EM) a été fait Chevalier de l'Ordre National du Mérite. Nous avons su cela trop tard pour vous le dire dans le bulletin précédent.

Bien vives et fraternelles félicitations à notre sémillant fourrier et aussi à Guitou. Nicolas doit être fier de cette nouvelle distinction de grand-père.

...du VERT-JAUNE-ROUGE...

Par décision n° 3119 du 24.7.92 :

Ont obtenu la Croix du Combattant Volontaire avec barrette "1939-1945", ce qui constitue un Titre de guerre :

- Jacqueline BARDET
- Cécile de JERPHANION
- Albert BLANC
- Guy BONAUD
- Raymond CARRARD
- Henri RICHARD

Nos bien vives félicitations aux nouveaux décorés.

et du JAUNE "PTT et TÉLÉCOM"...

Nouvelles adresses :

- Gabriel MARÉCHAL (4-3) a dû quitter la Polynésie. Il habite maintenant :
123, impasse des Chardonnerets - 83000 TOULON

- Georges SCICARD (1er Esc.) a transporté ses pénates 4, rue Ernest-Dupuy - 37230 FONDETTES

- Maurice COLBERT - EM-TRS-râle et il a parfaitement raison. On lui a à nouveau estropié son numéro de téléphone : le bon est 39 81 43 16 et non 49 81 43 16.

NOS DEUILS RÉCENTS

Eugène AGOSTINI du 2e Esc., 1er Peloton, date inconnue.

Georges ARRIEUX du 2e Esc., 1er Peloton, tireur du T.D. LYNX, Août 1992.

Raymond BEVEN du 2e Esc., 3e Peloton, T.D. VAUTOUR, le 7 mai 1992.

Emmanuel de ROBIEN, Esc. ? le 22 août 1992.

Reposez en paix, frères du RBFM. A plus tard.

DISTINCTION

Le prix littéraire 1992 de la Société d'entraide des membres de la Légion d'Honneur a été décerné le 4 février 1992 au Vice-Amiral d'Escadre Jacques GUILLON (ex-aequo avec Eve et Jean GRAN-AYMERIC) pour son ouvrage "François d'Orléans - Prince de Joinville" qu'il avait présenté notamment à la vente de charité 2e D.B. de 1991.

Nos respectueuses félicitations à l'ancien Commandant du 2e Esc.

REMERCIEMENTS

N.B. L'Amicale avait pris à sa charge le séjour de deux jeunes dans les "CAMPS LECLERC".

Maréchal des Logis SEGALA Xavier - 4e RA — Août 1992
Maréchal des Logis MONTELS Patrick - 2e RD

Monsieur le Président,
Chers Anciens,

Nous vous envoyons tous nos remerciements pour nous avoir permis de participer au "Camp LECLERC 92" et de redécouvrir le grand, le très grand Maréchal.

Nous vous remercions d'autant plus que vous nous avez permis de renouer avec un esprit et une tradition qui font de plus en plus cruellement défaut dans notre société moderne, c'est-à-dire :

- La solidarité,
- Le goût de l'effort,
- L'honneur et la fierté d'être un militaire FRANÇAIS car il est parfois difficile de ne pas se laisser aveugler par la société dite "moderne".

Dans cette optique, la "Voie Maréchal LECLERC" a, cette année encore, eu l'effet d'un "bain de jouvence", c'est pourquoi nous vous remercions et souhaitons longue vie aux "Camps LECLERC" qui devraient être déclarés "d'utilité publique".

Merci encore et vive le Maréchal LECLERC.

LA LIBÉRATION DE WASSELONNE LE 23 NOVEMBRE 1944

par Louis YVARS matelot au 1er Esc. 1er Peloton

Le lieutenant DYVORNE, en remplacement du Capitaine PAULY, en permission, nous donne l'ordre de nous diriger sur la route qui mène de SAVERNE à STRASBOURG. C'est le matin environ 9 h ou 9 h 30, on débouche sur la Nationale n° 4. A ce moment là, ça tire sur nous , on ne voit pas d'où ça vient. Mon chef, le Maître dont je ne me souviens pas le nom qui remplace le second-maître Raymond BOULEAU en permission, m'indique d'orienter la mitrailleuse sur la droite car il aperçoit deux Allemands qui tirent sur nous, j'ouvre le feu, un est touché, l'autre se cache. Mon chef me confirme que je les ai bien touchés ; ça tire toujours sans que nous puissions savoir d'où ça vient.

A ce moment là, une bordée de 88 m/m arrive ; un arbre est touché à droite, l'autre obus se perd dans la nature, on s'arrête sur le côté gauche de la route ; mon chef regarde à droite, moi à gauche. J'aperçois à environ 150 m au plus des buissons qui bougent, j'ouvre le feu sur les buissons ; les Allemands commencent à sortir, l'un d'entre eux prend une rafale et s'écroule. Les autres prennent la fuite ; malheureusement tous n'ont pas cette chance.

Le Colonel RÉMY me fait appeler et me tape sur l'épaule pour me féliciter, et me dit :"bravo mon petit". DYVORNE me dit : merci YVARS. On entre dans WASSELONNE par des ruelles avec DYVORNE en tête ; rien à signaler, on ressort par la rue principale pour déboucher sur la nationale n° 4 ; l'escadron en ligne, nous nous arrêtons pour casser la croûte.

Lorsque nous repartons, au bout de 400 mètres, le drame!! L'AM de l'Aspirant de SAZILLY est touchée par un tir de lance-roquettes, de SAZILLY et LECORRE sont tués, le conducteur est grièvement blessé, le radio s'en tire indemne. Nous ouvrons un feu d'enfer et effectuons une patrouille.

Les Allemands ont disparu ; on s'arrête à WANGEN qui se trouve à 3 km de WASSELONNE sur la droite. DYVORNE nous envoie en patrouille avec "Nid de pie" ; rien à signaler ! Nous passons la nuit à WANGEN, où l'habitant nous accueille chaleureusement. A la fontaine du village coule le vin du pays.

L'OPÉRATION LIBÉRATION DE WASSELONNE EST TERMINÉE.

YVARS

Et voici la citation qui marque ce fait d'armes :

"Le 23 novembre 1944 le matelot S/P YVARS Louis mitrailleur de l'AM NID DE PIE a, par son feu ajusté, détruit les éléments d'infanterie résistant à l'entrée de WASSELONNE.

Signé LECLERC

P.S. : Fil de Louis YVARS le 8.6.92 :
"Sur l'AM M20 n° 90506 "NID DE PIE" à la Libération de WASSELONNE, le chauffeur était G. BADIA et le radio François HERVIEU.

ATTAQUE DU 23 NOVEMBRE 1944
JOURNÉE DE L'ENTRÉE DES GARS DE LA IIe D.B.
DANS STRASBOURG

par Gabriel LEGOFF - 1er Esc. 4e Peloton

En ce qui concerne le 4e Peloton du 1er Esc., après une nuit passée dans une grange, embarquement dans les scout-cars, direction ROMANSVILLERS. Un T.D. nous précédant vient de stopper à une centaine de mètres de l'entrée de ce village, un barrage obstrue la rue principale. Sur notre droite et légèrement en contre-bas, un chemin contourne le village, franchit une rivière au moyen d'un pont que nous cachent des buissons ; soudain une déflagration, une AM (que je suppose être Pirate II) ayant emprunté cet itinéraire, vient d'encaisser un coup de "Panzer faust".

Nous sommes en alerte et assistons à l'évacuation d'un blessé sur une jeep.

L'ordre vient d'être donné par Monsieur l'Officier CAVARO de nettoyer les premières maisons, de contrôler le barrage (mines) ainsi que de le détruire, travail rapidement mené ; pas de résistance, nous faisons deux prisonniers et continuons à investir le village. Renseignés par les habitants du départ des Allemands, nous reprenons la route en direction de WASSELONNE que nous traversons sans accrochage (pour ce qui nous concerne).

En cinquième position sur cette route qui nous mène en direction de WANGEN, MARLENHEIM, bordée à gauche d'un talus et d'un bois, à droite de prés, deuxième explosion, une autre AM vient d'encaisser elle aussi un coup d'antichar, deux morts : l'aspirant de SAZILLY et le Q.M. LE CORRE.

Après une légère halte, nous repartons vers WANGEN. A l'entrée de ce village, renseignés par un jeune Alsacien, nous faisons, après une courte poursuite, prisonniers deux officiers dont le commandant de la place et un adjudant. Nous ne pénétrons pas dans le village, ordre de faire demi-tour en direction de MARLENHEIM que nous libérons sans résistance.

Monsieur l'Officier CAVARO donne l'ordre au Second-Maître BRUNSTER d'établir avec le scout-car DIXMUDE un bouchon à la sortie de ce village sur la route menant à STRASBOURG (ville distante de 25 km).

Notre chef, lassé d'attendre, prend la décision de monter par un chemin de terre au sommet d'une colline, se trouvant sur notre gauche, pour avoir une vue d'ensemble de ce secteur. Contournant un buisson, nous surprenons quatre Allemands en position de tir, derrière un F.M. Notre conducteur, le Q.M. Michel BUFORT, accélère et l'écrase, ainsi que deux Allemands. Nous faisons prisonniers les deux autres.

Nous sommes sur le plateau garni d'arbustes et de buissons et aussi, à notre grande surprise, d'Allemands qui tentent de rejoindre leur pays en ayant comme repère la flèche de la cathédrale de Strasbourg, que nous avons nous-mêmes la surprise et la joie d'apercevoir dans le lointain.

Nous ouvrons le feu et après une demi-heure de combat, nous réduisons au silence les armes automatiques ennemies, tuant une douzaine d'Allemands et faisant prisonniers le reste de la section avec son chef, soit 22 hommes et 4 officiers.

La nuit commence à réduire notre visibilité. Après avoir remis nos prisonniers, nous prenons la direction de WANGEN où nous passons la nuit dans la salle à manger de Monsieur le curé.
Kénavo ! Demain sera un autre jour...

P.S. L'Aspirant de SAZILLY, ainsi que le Q.M. LE CORRE ont été tués après WASSELONNE sur la nationale (sortie Sud-Est) en direction de WANGEN, MARLENHEIM, STRASBOURG. Un petit monument indiquait l'endroit, il y a encore quelques années (existe-t-il toujours ?).

LA PATROUILLE DE L'ASPIRANT MAYMIL A NORDHOUSE
DU 26 AU 27.11.1944
par François CLAD, Q.Mtre Fusilier de 1ère Cl au 2e Esc. - 2e Peloton

Références : - Journal de marche du 2e Esc. du L.V. GUILLON
- Les témoignages de l'équipage du T.D. "Phoque" (Bénédic - Buttigieg - Clad - Narcès).

La mission : - Reconnaître et tenir le carrefour Ouest de NORDHOUSE. Couvrir le flanc et les arrières du détachement Da (E.V.1. Gélinet) opérant sur le carrefour d'ERSTEIN.

Les moyens : - 2 A.M. M8 (canon de 37 m/m) du 3e/1er R.M.S.M.
- 1 T.D. le "Phoque" dont l'équipage est le suivant :
. Chef de char : SM2 chauffeur Belfils André dit le "Vieux"
. Tireur : Q.M.1 fusilier Clad François
. Conducteur : Q.M.1 chauffeur Narcès Jean
. Chargeur : Mot charpentier Buttigieg Jean
. Radio : Mot Equipage Bénédic Charles dit "Charlot"
. 1 jeep (nom ?) Aspirant Maymil Edmond chef de patrouille.
. + 1 conducteur + 1 voltigeur (les noms ?)

Compte-rendu : Il est déjà tard dans l'après-midi lorsque nous quittons le gros du détachement DA et la RN 83 pour bifurquer vers la D 888 et NORDHOUSE où nous prenons position au carrefour Ouest à l'entrée du village près du cimetière.

Tout est calme. Les Spahis s'engagent prudemment dans la rue principale. Aucune réaction, pas âme qui vive. Une ambiance que nous connaissons, les Allemands ne sont pas loin ... !

L'ennemi culbuté, taillé en pièces, ses unités dispersées dans la nature, au hasard des combats, n'a pas encore retrouvé ses esprits ni sa cohésion. Seuls le cran et l'initiative de quelques individus avec des éléments disparates, hâtivement regroupés, arrivent quelquefois à freiner ou à stopper nos reconnaissances.

Maymil et l'équipage du "Phoque" en savent quelque chose. Jamais ils n'oublieront les "Panzer faust" et la sanglante et très tragique patrouille sur WOLXHEIM dans l'après-midi du 23.11.1944.

Il fait nuit maintenant. Le "Lieutenant" a fait installer la "7.62" dans le fossé, face au sud, dans l'axe de la D 288 qui file vers ERSTEIN. Le voltigeur et le conducteur de la jeep assurent la protection de ce côté-là. Nous veillons dans la tourelle, chacun à son poste.

Maintenant le village semble se réveiller. Des voix de gosses excités, des rires de femmes. Les flonflons d'accordéon nous arrivent par bribes puis s'éteignent. Une très timide fête de la Libération sur laquelle plane la menace de l'ennemi que tout le monde sent proche. Par périodes, la lune apparaît et nous éclaire crûment. Je ne suis pas content de notre position en plein carrefour. Le cimetière est sinistre avec ses monuments, stèles et croix aux ombres inquiétantes, fantomatiques.

Dans la partie Nord-Est du carrefour, un verger de pruniers me semble la position idéale. J'en fais part au "Vieux" et au "Lieutenant" qui m'approuvent. Nous manoeuvrons sous les ramures et bientôt l'ombre lunaire vient nous couvrir, nous strier et nous camoufler.

Alerte vers 22 h. Un coup de canon éclate du côté d'ERSTEIN. C'est le T.D. "Marsouin" de Slomski qui a tiré sur un engin chenillé.

Le froid est plus vif. Narcès pointilleux et très susceptible réchauffe régulièrement les moteurs car il veut être paré à appareiller à n'importe quel moment... Sans dommage pour sa mécanique qu'il bichonne !
Soudain, vers minuit, c'est l'explosion au carrefour d'ERSTEIN comme un feu d'artifices qui détone et pétarade. Nous sommes à 3 km de nos camarades du 2e peloton et suivons l'action, tendus, anxieux. L'engagement est rapide et brutal. Des véhicules brûlent et brûleront un certain temps dans la nuit. Mais le bruit des armes faiblit et meurt. C'est fini !

Maymil nous apprend que l'E.V.1. Gélinet est en cours de décrochage, que le T.D. "Marsouin" a été "allumé" et qu'il y a des morts. Bientôt nous parvient le bruit des moteurs et des chenilles. Ce sont les véhicules rescapés qui défilent sur la RN 83 et qui vont se regrouper à HINDISHEIM. La mission continue. Il me vient à l'esprit que ce soir nous avons l'honneur d'être, sans doute, l'élément le plus en pointe de la Division à 25 km dans le sud de STRASBOURG.

La lune joue avec les nuages. Il fait froid. Les A.M. des Spahis inquiets resserrent le dispositif du "bouchon" que nous formons.

Entre deux réchauffages des moteurs, Narcès et Bénédic nous préparent des breuvages chauds. Belfils, notre chef de char, use de son viatique personnel : du "Kirsch" de BIRKENWALD, notre premier village libéré de la plaine. Ce "Kirsch" lui rappelle, me dit-il, son village natal de MONTREUX-VIEUX, là-bas, dans le sud de l'Alsace. Le "Vieux" qui est un ancien du d'"Entrecasteaux" et des combats de DIÉGO-SUAREZ a hâte, comme beaucoup d'entre nous, de retrouver sa famille, dont il est sans nouvelles depuis de nombreuses années.

Vers 1 h 30 du matin, il me semble percevoir dans le Sud-Est du cimetière un bruit de course qui résonne sur la terre durcie. On dirait un certain bruit de bottes... ! Instantanément en jaillit de ma mémoire la signification et aussi l'image de BOUCÉ en Normandie... Une nuit d'août dans un pré à la lisière du patelin... Un bouchon formé par le T.D. "Phoque" et un char léger des Spahis... Un bruit de bottes qui m'alerte dans la tourelle où je veillais... Un groupe d'Allemands qui se dirige vers nous et dont la tête vient buter et s'étaler sur les Spahis endormis près de leur char... ! Une tragi-comédie qui avait bien fini ; les Allemands voulaient se rendre !

Maintenant des éclats de voix étouffés, des commandements dont je saisis le sens me parviennent du fond du cimetière et plus loin. Depuis le début, j'ai alerté le "Vieux" qui a appelé Maymil. Il n'y a pas de doute, les "Fritz" sont en train de nous manoeuvrer. Ceux-là n'ont pas du tout l'intention de se rendre ! Il doit y avoir la valeur d'une section qui s'infiltre par le cimetière, le village, et cherche à nous déborder par le Sud.

Narcès, depuis un moment, réitère sa demande de réchauffage des moteurs. Le "Vieux" excédé, l'envoie promener vertement. Ce n'est pas le moment car nous sommes "toutes ouïes" à l'écoute de la nuit et de l'ennemi.

Il n'est pas question que je tire au canon. Le cimetière est à 30 m et dans ma ligne de tir, il y a les 2 A.M. et la jeep ; sans parler des éclats à si courte portée. La vision de mes projectiles explosifs bouleversant ce lieu de repos ne me plaît guère.

La décision du "Lieutenant" vient trancher mon cas de conscience. Il réagit vite et bien. L'ordre est de décrocher ensemble avec le maximum de célérité. Les moteurs ne seront lancés qu'au dernier moment pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi.

Maymil est debout dans la nuit, il jette un dernier regard sur le carrefour, fait un grand geste de ralliement et saute dans la jeep qui démarre. Simultanément Narcès fait gronder les moteurs, engage la 2e vitesse - à son corps défendant, mais le "Vieux" a été formel - et fonce dans un énorme nuage de fumée. A peine le "Phoque" a-t-il débouché de dessous les pruniers que le projectile d'un "Panzer Faust" tiré du cimetière explose sur son arrière.

Notre conducteur vire sec dans le carrefour puis met toute la "gomme" cap sur la RN 83. En même temps, je bondis sur la "12.7" et expédie une longue "giclée" par dessus le cimetière, histoire de leur faire baisser la tête. Les deux A.M. des Spahis nous suivent au plus près. Dans l'axe de la rue principale, des balles traçantes s'égrènent dans le bruit familier de 2 ou 3 rafales de M.G.42. Les Allemands investissent le village.

Nous faisons halte à la gare de LIMERSHEIM tout près de la RN 83. Le T.D. "Phoque" se place en "D.C.B." tapi contre la face nord du restaurant de la gare. Les 2 A.M. prennent position un peu plus loin. On essaie de dormir. Il est 3 h du matin. Maymil est avec nous au poste de veille. Il nous fait le triste bilan du carrefour d'ERSTEIN et du T.D. "Marsouin". Provost et Nicolas tués, Slomski et Rayer portés disparus. Nous encaissons le choc. Et puis la mort n'est-elle pas avec nous, autour de nous, si familière et souvent journalière ?

Nous apprendrons ce jour-même dans l'après-midi du 27.11.1944, lors de notre deuxième patrouille sur NORDHOUSE, qu'au moment de notre décrochage, il y avait eu un ou deux blessés civils du fait de l'ennemi qui n'avait pas apprécié l'accueil réservé aux Spahis par la population. Pour se venger, ils avaient pris en otages un groupe d'hommes du village. Ils les ont emmenés avec eux au petit jour par le pont sauté sur l'Ill (encore praticable aux piétons) vers KRAFFT et le Rhin.

PRÉCISIONS ET MISES AU POINT
(au sujet d'événements relatés dans le bulletin RBFM N° 113)

par François CLAD 2e Esc. 2e Peloton

1 - "le 23 novembre 1944

En fin de matinée, les patrouilles GELINET et MAYMIL se regroupent à BREUSCHWICKERSHEIM. MAYMIL, au début de l'après-midi, démarre pour sa 2e patrouille qui comprend :

3 A.M. M8 du 3/1er RMSM.
1 T.D. : le "Phoque" et 1 jeep (MAYMIL) du RBFM
le T.D. "MORSE" n'est pas avec nous."

2 - "le 26 novembre 1944

Dans la 1re patrouille sur NORDHOUSE (nous en ferons 3), le T.D. "MORSE" n'est pas avec nous."

3 - "les 26 et 27 novembre 1944

Après le décrochage de l'E.V.1 GELINET du carrefour d'ERSTEIN, le regroupement se fait à HINDISHEIM, sauf pour la patrouille MAYMIL qui tient le passage à niveau et la gare de LIMERSHEIM jusqu'en fin de matinée du 27 novembre."

4 - "le Second-maître de 1re classe SLOMSKI Armand, Alsacien d'origine polonaise, m'était très proche depuis 1942 et DIEGO-SUAREZ. Après la prise d'ERSTEIN, les 28 et 29 novembre 1944, une enquête auprès de la population aurait peut-être eu quelques chances d'aboutir, mais nous étions alors constamment engagés. Aujourd'hui, c'est un peu tard.

L'année dernière, j'ai visité la nécropole de SIGOLSHEIM où reposent des centaines de combattants (5e DB-1e DFL-2e D.B.).

Je n'ai pas trouvé SLOMSKI. On ne saura sans doute jamais les circonstances exactes de sa mort ni le lieu où il repose."

5 - LAMY André, Matelot-Cordonnier, Normand, conducteur du T.D. "Marsouin", un vieux copain ; il était voltigeur au 1er groupe - où j'étais moi-même tireur F.M. - 2e section (EV BERNARD) 2e Cie du "Bataillon BIZERTE". Sérieusement "choqué" à ERSTEIN, il aurait été hospitalisé et soigné pour tuberculose. Je ne l'ai jamais revu.

6 - BOSCHÉ Jacques, Q.M. électricien, Parisien, radio du T.D. "MARSOUIN", un autre "vieux" camarade. Légèrement blessé à ERSTEIN et évacué. A fait la campagne d'Allemagne avec moi et fini la guerre à OBERTRAUBING en Bavière.

A fait également l'INDOCHINE avec le 2e Peloton (E.V. CHAPERON) où je commandais le 3e groupe.

A quitté la marine en 1947. J'ai retrouvé son adresse des années 50 : 10, rue de l'Ecole Polytechnique PARIS XVe.

S'il est encore de ce monde, il reste le dernier survivant du T.D. "MARSOUIN".

7 - J'ai retrouvé une belle photo de LAMY (1944), trois photos de BOSCHÉ (1945-1947) ainsi qu'une photo de trois petites croix de bois : PROVOST-NICOLAS du T.D. "MARSOUIN" et LOISEAU (photo prise au cimetière d'ERSTEIN en décembre 1944).

8 - Dans le livre-album de Raymond MUELLE "La 2e D.B."

Je viens de découvrir le T.D. "Phoque", étalé sur les pages 116 et 117, avec la légende suivante : "les T.D. du R.B.F.M. sous le pont ferroviaire à l'Ouest de STRASBOURG le 23 novembre 1944".

Cette légende est fausse. Elle devrait s'intituler : "le T.D." Phoque du 2e/RBFM passant sous le pont ferroviaire d'ILLKIRCH-GRAFFENSTADEN, en soutien d'une forte reconnaissance du 3e/1e RMSM, en route vers NIDERNAI-OBERNAI-MOLSHEIM le 24 novembre."

Ce jour-là, le "Vieux" (S.M. BELFIS Chef de char) s'était fait engueuler parce que nous portions les bonnets. Il fallait le casque lourd en opérations ! Ordre du Général.

NDLR - J'espère que tu as pu, François, te procurer à l'ECPA cette photo de ton char et donc l'offrir comme tu le souhaitais tant, aux anciens du PHOQUE. Merci pour toutes ces mises au point qui apporteront des précisions à l'histoire de notre beau régiment en espérant, comme tu le suggères, que d'autres, tels l'E.V.1 HINDEN qui ont été engagés dans l'une ou l'autre de ces actions, apporteront aussi leur témoignage.

ALBERT SOTTER

* Quartier-Maître de 1re classe mécanicien
Pilote du Tank-Destroyer "SOUFFLEUR"
2e Esc. - 2e Peloton



Photo prise en mars ou avril 1945 ;
je porte au revers de ma veste un bandeau noir
en signe de deuil d'un de mes frères (des Rangers),
tué d'une balle en plein coeur, sur le front
de LORIENT en février 1945 ;
il n'avait que 17 ans.

RECIT DES COMBATS POUR LA LIBERATION DE GRUSSENHEIM
du 27 au 28 Janvier 1945,

(vécus par le tireur du T.D. "Phoque",
le Q.M.I. fusilier CLAD François)

Après l'intermède de la Lorraine, la 2e D.B. revient en Alsace. Mon escadron, le 2e du R.B.F.M., s'installe à BERNARDSWILLER le 20 Janvier 1945. Nous apprenons que nous allons être engagés pour la liquidation de la poche de COLMAR. Nous profitons de cet arrêt pour fourbir nos armes et camoufler en blanc hommes, chars et autres véhicules. C'est la couleur du temps :

Le 24 janvier, le 2e peloton dont je fais partie fait mouvement sur SÉLESTAT. Nous sommes affectés au sous-groupement Putz. Le 27 Janvier vers 06 h 30, nous roulons vers GUÉMAR. Premier arrêt au carrefour devant ce village où une file de scout-cars nous croise. Ce sont les fusiliers-marins du 2e escadron du 1er R.F.M. de la 1ère D.F.L. Nous repartons et traversons GUÉMAR. Les souvenirs m'assaillent. Toute cette région du Ried m'est familière. En été 1937, avec mon père, nous y avions fait des parties de pêche mémorables. D'autant plus que c'étaient les dernières avant mon départ pour la Marine et l'Ecole des Pupilles. J'avais alors un peu plus de 14 ans.

Nous continuons vers ILLHAEUSERN où le sous-groupement franchit l'III et se dirige vers le carrefour 177 Nord. Il se déploie pour progresser en direction de la rivière BLIND et du village de GRUSSENHEIM. L'attaque est menée par un bataillon de la Légion Etrangère. Dans mon secteur, elle est appuyée par la 2e section de chars SHERMAN de la 2e compagnie du 501e R.C.C. formée par l'"ULM", l'"AUERSTAEDT" et le "BAUTZEN" et par le T.D. "PHOQUE", qui les soutient.

Le décor est en noir et blanc, sinistre à souhait. Noires sont les carcasses brûlées des chars HORNISSE, T.D., SHERMAN et autres véhicules qui parsèment les alentours du carrefour 177 Nord. Noirs aussi sont les bois, bosquets et haies dépouillés qui nous entourent et s'échelonnent devant nous vers l'horizon incertain et menaçant. Blanc, l'épais manteau de neige qui recouvre toute chose.

Nous avançons lentement, la Légion est déployée devant nous à moins de 100 m. Les hommes progressent péniblement, par groupes et demi-groupes, le long des haies ou à découvert. Dans ma lunette de visée, je suis près d'eux à les toucher. Lourdes silhouettes kaki foncé ; aucun camouflage. J'en ai le coeur serré. Puis le décor s'anime et se sonorise. L'artillerie ennemie donne de la voix et ses feux se feront de plus en plus meurtriers. Cela durera jusqu'au soir. Les mortiers s'y mêlent aussi, bientôt épaulés par les courtes rafales rageuses des mitrailleuses M.G. 42-43.

Toutes les variations de la symphonie guerrière nous arrivent par la tourelle. Des sifflements, des explosions, des geysers, des petits cratères de neige sale. Devant nous, autour de nous, des hommes tombent et meurent. D'autres courent pour un abri, une protection.

A travers ma lunette de tir, je fouille le paysage à la recherche du moindre indice ennemi. De l'autre côté du canon me parviennent les jurons du "Vieux". C'est le S.M.2. chauffeur BELFIS, notre chef de char. Il a 34 ans, solide comme un roc, un vrai loup de mer. L'Equipage et les anciens du Régiment le surnomment ainsi, affectueusement. Pour le moment, la cagoule blanche lui couvrant le buste, il est penché en dehors, les yeux vissés aux jumelles, il ne cesse de scruter le terrain. Justement, un officier de la Légion l'interpelle : "Qu'est-ce que vous attendez pour tirer ?". Il répond : "Nous ne demandons pas mieux, donnez-nous un objectif." L'officier s'en va en haussant les épaules.

Doucement, la neige s'est mise à tomber. Je continue ma veille. Un groupe de combat progresse le long d'une haie... le bruit d'une courte rafale, des hommes s'écroulent, les autres s'éparpillent ou se couchent. J'en vois trois qui courent, s'arrêtent indécis, puis s'agglutinent près d'une haie. Une très courte rafale, ils s'affalent les uns sur les autres, comme au ralenti, formant un tas pitoyable. Un mortier s'est mis de la partie et achève le carnage. La neige tombe maintenant drue, à gros flocons. Peu à peu, les corps disparaissent sous le même linceul. La visibilité diminue encore. Malgré tout l'acharnement que nous y mettons, nous ne repérons aucune mitrailleuse. En face, l'ennemi possède l'art du camouflage et sait se battre.

Le temps s'éclaircit. Je repère une lueur de départ près d'un ponceau que je gratifie d'un explosif. Malgré ses pertes, la Légion avance et s'infiltre dans les bois bordant la BLIND. En fin d'après-midi, nous recevons l'ordre de suivre les chars SHERMAN qui viennent de nous quitter. Ils déboîtent vers la droite et rejoignent la route qui mène du carrefour 177 Sud au pont de la BLIND à l'ouest de GRUSSENHEIM. Ils traversent le bois qui le précède en tirant de toutes leurs mitrailleuses. Lorsque nous débouchons, les chars du 501e sont déjà postés à environ 25 m à droite du pont sauté, en amont de la rivière, adossés au bois.

Le "Vieux" dirige le "PHOQUE" à gauche, en aval du pont et nous stoppons à quelques pas d'un gué. Les berges sont en pente douce. L'eau est claire, peu profonde. On distingue les graviers du fond. Le franchissement paraît aisé. Les 4 chars sont donc établis sur la rive ouest, face au village de GRUSSENHEIM, à environ 800-1000 m, vers lequel serpente la route bordée d'arbres. Il me semble que ce sont des pommiers.

Peu à peu, les bruits de la bataille s'apaisent et meurent avec le crépuscule. Tout le monde veille. L'infanterie n'est pas encore arrivée.

Soudain, de la berge Est, nous parvient le bruit d'un moteur qui démarre, puis le ferraillement des chenilles d'un char qui s'éloigne sur notre gauche vers ELSENHEIM. Un blindé ennemi qui nous attendait, embusqué à moins de 100 m derrière la corne du bois, de l'autre côté de la BLIND. Nous nous organisons pour la nuit qui, nous le savons, sera longue et glaciale. Chacun a son arme individuelle à portée de main. La 12,7 et le canon, parés à faire feu. Nous sommes prêts quoi qu'il advienne et une contre-attaque est toujours possible. Puis la Légion arrive et prend position. Des éclats de voix, les coups sourds de pioches qui tentent, en vain, de creuser des trous individuels ou des emplacements d'armes collectifs. Mais la terre est bien gelée sous l'épaisse couche de neige.

La nuit est noire, le froid commence à mordre, tout le secteur est calme. Vers 20 h 00, des bruits de moteurs se manifestent derrière nous. C'est le Génie qui arrive pour la mise en place d'un élément de pontage sur le pont démoli. L'animation revient. Interjections, appels, coups de masse, la neige qui crisse sous les pas, des silhouettes qui s'agitent dans la lumière intermittente des torches électriques. La veille devient malaisée. En face, les Allemands sont sûrement alertés.

Le Q.M.1 chauffeur NARCÈS, conducteur du char, lance les 2 moteurs diesel, 200 CV chacun, pour les réchauffer. Avec le froid qui s'installe, il faudra renouveler souvent cette opération bruyante. Vers 21 h 30, réveil du côté de l'ennemi. Des bruits inquiétants de moteurs et de chars qui manoeuvrent nous parviennent. Le Génie s'affaire autour du pont.

Soudain, vers 22 h 00, c'est le déchaînement de l'artillerie ennemie. Nous sommes en plein dans la tempête. C'est un déferlement d'explosions, d'éclairs, de sifflements. Un rugissement assourdissant dont le souffle s'engouffre par la tourelle ouverte. De l'intérieur m'arrive le bruit mat des éclats qui frappent et qui ricochent sur le blindage. Nous sommes littéralement matraqués, sonnés. Puis il y a une brève accalmie. Un des SHERMAN sur notre droite brûle. Tout près, les cris, les appels, les plaintes des blessés. Instinctivement, je me suis éjecté de la tourelle. Deux ombres tombent à côté de moi. C'est le "Vieux" et le matelot fusilier LOISEL, le chargeur. Le chef de char m'interroge : "Qu'est-ce qui se passe ?" Je lui réponds : "Mais qu'est-ce qu'on fout ici, on ne va pas se laisser faire !".

Je viens de réaliser que nous sommes là, les pieds dans la neige ! Les autres aussi ont repris leurs esprits. D'un bond, chacun se retrouve à son poste. NARCÈS, le conducteur et le Q.M.1 mécanicien RAMONET qui fait office de radio et d'aide-conducteur sont assis à l'avant à nos pieds. Ils ne se sont aperçus de rien. Je balance ma tourelle le long de la lisière de GRUSSENHEIM. Elle s'illumine et clignote de feux divers : départs de chars ou anti-chars, départs de canons légers, sans doute anti-aériens de 20 ou 30 m/m, un affût double aussi, dont les obus traçants accourent vers nous en une double trajectoire, curieusement courbe ou sinueuse, suivant le pointage. Beaucoup de mitrailleuses, certaines très proches qui égrènent leurs traçantes. Plusieurs chars se manifestent. Lorsque l'un ou l'autre tire dans notre axe, c'est la flamme de départ dans la lunette et instantanément le fracas de l'explosion autour de nous. L'artillerie ennemie continue à nous expédier salves après salves.

Nous décidons, le "Vieux" et moi, de nous faire un peu d'air et de nettoyer les abords immédiats. Je tire à obus explosifs, au jugé. Sur la rive opposée, dans le bois sur notre gauche, puis dans la corne du bois devant nous, puis dans les pommiers qui bordent la route.

Sur notre droite, les chars de la 2e section du 2/501e R.C.C. crachent le feu. J'ai l'impression que nous formons avec eux comme un îlot d'acier, un hérisson qui lance ses dards et se démène furieusement.

Maintenant, je me concentre sur les objectifs en bordure du village. Pas question de se servir des graduations de la hausse dans la lunette car les éclairs sont trop fugaces. L'oeil rivé à ma lunette, je manoeuvre les volants de pointage et me rapproche le plus possible d'un départ. Puis j'attends le prochain et rectifie en une fraction de seconde. Lorsque la flamme de départ me paraît bien centrée, je tire un perforant ou deux. Nous gardons sagement les obus explosifs pour la défense rapprochée.

Ainsi je vais d'un char à l'autre pour revenir sur les objectifs près du pont. Le plus facile, c'est les canons anti-aériens. Il me suffit de remonter jusqu'à la source des traçants.

Nous sommes en pleine action. La culasse claque, le canon tonne, la douille éjectée tinte sur le parquet du char, l'odeur excitante de la poudre me chatouille les narines. Je crie : "Perforant ou explosif !". J'entends le bruit du chargement puis, aussitôt, la voix de LOISEL, le chargeur qui répond : "Paré !".

LOISEL a vingt ans, il vient de se marier. RAMONET l'est également, il en a vingt cinq. Tous les deux volontaires, viennent d'embarquer sur le "PHOQUE" en remplacement des matelots BUTTIGIEG et BÉNÉDIC, versés sur d'autres T.D. en manque d'effectifs. C'est leur premier combat !

Vers minuit, les feux de l'artillerie et les tirs des chars ennemis deviennent sporadiques, puis cessent. Dans le silence revenu, seules persistent les rafales de mitrailleuses, non devant nous, mais sur l'arrière de nos ailes. Au bout d'un moment, nous avons nettement l'impression que l'infanterie allemande s'est infiltrée par là. Autour du pont pas un bruit, pas une voix. Le SHERMAN sur notre droite ne brûle plus depuis un moment. Nous appelons la Légion. Pas de réponse. Manifestement, il n'y a plus personne. Peut-être sont-ils derrière nous dans le bois ? Quelques déchirures dans le ciel nous apportent un peu de clarté lunaire. Il doit être 1 h 00 du matin.

NARCÈS et RAMONET nous préparent des breuvages chauds : café, cacao. La flamme bleue du réchaud vacille sur le parquet. Le "Vieux" et moi veillons dans la tourelle. Les autres essayent de dormir. Mais le réchauffage des moteurs n'est pas précisément une berceuse. Il fait très, très froid. Nous nous enveloppons pieds et jambes dans les couvertures. Aucun n'arrive réellement à dormir.

2 h 00 du matin. Par moment, la lune apparaît et la neige scintille. Je distingue la masse sombre du village. Le long de la route, les pommiers ont pris un sacré coup : par endroits, les branchages jonchent les fossés ou la route, formant des taches noires. Sur ma droite, à environ 50 m, le groupe des chars SHERMAN. Pas le moindre coup de feu, c'est le grand silence. Nous avons tiré nos 27 obus explosifs. Il nous reste une dizaine de perforants.

Mes pensées vagabondent, des images m'assaillent, pêle-mêle. Où est le T.D. "MORSE", notre équipier ? Où est notre chef de groupe, l'aspirant MAYMIL ? Nous l'appelons "Lieutenant", nous l'aimons et l'admirons, car il a toujours été avec nous dans tous les coups durs. Le sentiment de faire bloc avec l'Equipage et avec ce vieux "PHOQUE" qui nous a menés bravement depuis les plages de Normandie jusqu'à ma terre d'Alsace qui bientôt sera totalement libérée.

L'émotion m'étreint. Dans quelques jours, je retrouverai mes parents. Là-bas, sur ma droite, à 15 km dans le Sud, se situe COLMAR où réside ma famille. Je ne l'ai plus revue depuis Noël 1939, lors de ma dernière permission. Et pourtant un jour j'ai choisi de renoncer à elle, de renoncer à mes racines !

Mon esprit revient en arrière. Juin 1940. Je suis embarqué à bord du torpilleur "MAMELUK" qui vient d'escorter le bâtiment de ligne "JEAN-BART" de SAINT-NAZAIRE à CASABLANCA. Juste avant l'armistice.

Quelque temps après, le "PACHA" (C.F. CHARASSE) convoque les Alsaciens et Mosellans de l'équipage. L'officier en second (L.V. DOUGUET) nous informe qu'une note de la commission d'armistice franco-allemande nous met dans l'alternative suivante :

- soit résilier notre lien et obligation de rejoindre nos foyers dans la zone annexée par le 3e Reich,

- ou bien rester dans nos unités après avoir signé une attestation par laquelle nous déclarons renoncer pour toujours à revenir chez nous.

J'ai signé. J'avais à peine 17 ans.

La BLIND miroite sous la lune. Une joie profonde m'envahit.

Peu importe, vivant ou mort, j'aurai retrouvé la terre de mes aïeux.

Ces réminiscences m'aident à rester éveillé, à étaler le coup.

Le "Vieux", accoudé sur la tourelle est silencieux, songeur. Nous sommes de quart comme autrefois sur la passerelle de nos bateaux.

Soudain, il me semble que quelque chose bouge dans le fossé, à la lisière du bois. Le "Vieux" me passe ses grosses jumelles et saisit son pistolet-mitrailleur. Des masses blanches rampent derrière les branchages abattus. Je vide un chargeur de carabine en ajustant mes coups.

Une demi-heure plus tard, une nouvelle alerte.

Cette fois, c'est sur la route à 80 m devant nous. Je tire un autre chargeur. Pas de réaction, sans doute une patrouille ennemie.

Il est 4 h 00 - 5 h 00 du matin. La lune s'est voilée. Pour la énième fois, nous buvons du café. Nous discutons de la position du char et de sa vulnérabilité lorsque l'aube viendra. Nous décidons de nous asseoir dans le lit de la BLIND au prochain réchauffement des moteurs.

Le jour se lève. Nous sommes à défilement de tourelle dans le gué. L'eau ruisselle à travers les chenilles et les galets de roulement du char. Nous pouvons battre toute la lisière ouest du village. A mon avis, une excellente position pour protéger la base de départ et le débouché d'une attaque ultérieure sur GRUSSENHEIM.

L'infanterie de la Légion est revenue. Une nouvelle unité du Génie s'active à la réfection du pont. Le "Lieutenant" est là. Le "Vieux" a sauté de l'arrière du char sur la berge et rejoint l'aspirant MAYMIL. Il lui rend compte des péripéties de notre engagement et de l'état de nos munitions. Dans le bois, derrière nous, des moteurs grondent, des chars manoeuvrent. Des légionnaires à la lisière du bois, dont un officier qui se détache et vient vers nous. Il nous hèle d'une voix forte et impérative : "Oh ! les marins, sortez de là ! ..." et puis d'une voix plus douce, comme pour s'excuser, il continue : "Si vous ne sortez pas de là, mes gars ne voudront plus marcher. Avancez sur la route !".

Le "Vieux", de la berge vient de sauter sur l'arrière du char. Il a entendu. Sur mon observation que nous allons nous faire "allumer", il me répond qu'il faut y aller. Le "PHOQUE" grimpe la berge Est, rejoint la route et se range le long du fossé gauche. Il est le premier char de ce côté-ci de la rivière à 9 h 00 du matin de ce dimanche 28 Janvier.

Derrière nous le pont à environ 25-30 pas. Le sort en est jeté !

Le "Vieux" fait stopper les moteurs. Je m'inquiète auprès de lui au sujet de nos munitions. Il me dit que le "Lieutenant" va nous en ramener. Nous sommes aux premières loges. Le village est là, devant nous, à portée de main, tout ouaté de blanc. Une belle carte de Noël ou de Nouvel An.

Ma lunette fouille et refouille toute la lisière. Rien, pas âme qui vive. Quelle belle cible nous devons offrir !

Soudain, les cloches sonnent. L'appel des fidèles, la messe. Je n'en crois pas mes oreilles ! Cela me paraît tellement incroyable après ce qui s'est passé hier et cette nuit que je doute de mon entendement. Mais BELFILS et LOISEL, eux aussi, paraissent stupéfaits.

Entre 10 h 00 et 11 h 00, des bruits de moteurs et de chenilles nous parviennent de GRUSSENHEIM. Des chars qui se déplacent, traversant le village ou qui manoeuvrent pour changer de position.

Derrière nous, sur la rive Ouest, un char SHERMAN tire quelques coups de canon. Ce sont des fumigènes qui tombent sur la lisière Sud-ouest du village. Nous apprenons que les munitions sont arrivées. Le "Vieux" saute de la tourelle, franchit le pont et va réceptionner quelques projectiles qu'il vient déposer sur l'arrière du char. Il poursuit son va-et-vient.

Je suis en train de sonder le village juste dans l'axe de l'église.

Une flamme, une détonation, le perforant ronfle au-dessus de la tourelle. Je repère une longue volée qui recule derrière une maison. Je tire deux perforants à travers elle. Lentement, je balance la tourelle vers la droite. Une grosse lueur éblouit mon oeil dans la lunette de visée. C'est pour nous ! Le "PHOQUE" sursaute d'avant en arrière sous le choc de l'impact. Je me cramponne à mes volants de pointage et perds conscience. Je me sens bien. Des images défilent, des scènes de ma prime jeunesse, mes parents, ma famille... puis plus rien... comme un film qui casse.

J'ouvre les yeux. Je suis vivant et toujours debout à mon poste. Il fait très chaud. Une épaisse fumée âcre, étouffante m'enveloppe. J'appelle NARCÈS qui devrait être assis sur son siège au niveau du parquet. Je tâte du pied, mais il n'est plus là. Il m'apprendra plus tard qu'ayant essayé, en vain, d'ouvrir le panneau d'évacuation sous son siège, il avait alors tenté sa chance du côté de RAMONET, où existait le même dispositif. Celui-ci était mort. Dans la fumée, il avait alors empoigné son corps pour le dégager, mais c'était une masse informe, gluante de sang.

Je me retourne vers l'intérieur de la tourelle. Une grosse boule incandescente ricoche d'un bord à l'autre, accompagnée par de plus petites. Curieusement, aucune ne m'atteint. J'appelle LOISEL et tend mon bras vers sa place, mais rien. Des munitions d'armes individuelles fusent, explosent ainsi que celles de la 12,7. Les moteurs brûlent. J'étouffe. Je saisis le rebord de la tourelle et d'un bond tombe dans le fossé où j'essaie de reprendre mes esprits.

Sifflements de balles, explosions dans le bois. Ce n'est pas le moment de se relever. Je rampe vers la BLIND. Il semble que je sois le seul rescapé. Ce n'est pas possible ! A mi-chemin, quelque chose me pousse à faire demi-tour et à revenir vers le "PHOQUE" qui fume et pétarade. Arrivé sur son arrière, je vois une grosse masse en feu qui surgit de la tourelle et tombe dans le fossé, se roule dans la neige. C'est NARCÈS ! Je l'appelle "C'est toi François ?... je ne vois plus rien... aide-moi !" me dit-il. Il est sérieusement brûlé : les cheveux, le visage qui est une plaie rouge vif, les paupières sont collées et ne forment plus qu'un trait sanglant. Les mains et les avant-bras sont aussi touchés.

Côte à côte, nous rampons vers la rivière. Nous descendons la berge près du pont. Il y a une couche de glace translucide que je brise avec mes pieds. L'eau nous arrive au-dessus des genoux. Nous traversons courbés, remontons la berge Ouest et, toujours rampant dans le fossé, progressons vers l'intérieur du bois. Il y a plein d'engins chenillés et

à roues, mais on ne voit personne. Tout le monde est à l'abri car les obus continuent de tomber. Puis, arrive un half-track frappé d'une grande croix rouge qui s'arrête à notre hauteur. En sort l'aspirant MAYMIL, tout pâle, qui vient vers nous en disant : "Mes pauvres vieux". Il nous aide à embarquer dans le véhicule et nous roulons vers le carrefour 177 Sud.

Il nous apprend qu'il a déjà évacué BELFILS, blessé au ventre et aux mains, alors qu'il était en train d'empiler les projectiles de 76,2 sur l'arrière du char. Je lui rends compte de ce qui s'est passé, qu'un obus perforant de 88 m/m a percé le char, sans doute au niveau du barbotin droit, traversant le corps de RAMONET, fauchant LOISEL et pénétrant dans le moteur arrière gauche en y mettant le feu.

Nous nous arrêtons près d'une tente dressée à l'extrémité d'une très longue haie au pied de laquelle s'aligne, comme à la parade, une impressionnante rangée de cadavres enveloppés de couvertures kaki. Combien sont-ils ? Quarante, cinquante peut-être. Piqûre de morphine. Je remarque que j'ai des trous et des brûlures sur mon pantalon. L'infirmier ou le médecin qui m'ausculte m'apprend que j'ai trois éclats dans la cuisse droite. D'autres blessés sont là. Le matelot canonnier MOUZARD, un vieux copain alsacien de HERBITZHEIM, fait irruption dans la tente. Nous échangeons quelques mots. Il me donne un paquet de "CAMEL" et file car il doit participer à l'attaque avec le 2e peloton.

Je me retrouve dans une ambulance qui démarre. En face de moi un grand gaillard du 501e R.C.C., un officier il me semble. Il est très pâle, les yeux fermés. En-dessous de lui, un sergent du R.M.T., une cuisse avec un énorme pansement rougi de sang. Il tient une photo dans sa main. En-dessous de moi, il y a un autre blessé que je ne peux voir.

Arrêt brutal de l'ambulance tout près d'une maison. Violent tir d'artillerie ennemie. Le pont d'ILLHAEUSERN est juste devant nous. L'ambulancière bondit, ouvre une porte, crie et gesticule. Des soldats en surgissent qui empoignent nos brancards et nous déposent dans une grande cave pleine à craquer de légionnaires qui boivent et qui chantent. Il y a des jerricans de vin et aussi de schnaps. Notre arrivée et le fracas des explosions semblent peu à peu tempérer l'ambiance. Au bout d'une demi-heure cela se calme et nous repartons.

J'ai dû dormir pendant des heures dans une inconscience totale. J'ouvre les yeux. Un grand couloir, des cloisons en bois, des brancards devant moi. Un éclairage minable, des ampoules nues. Il fait nuit. De temps à autre des soldats nous déplacent un peu plus loin. Par périodes, une porte s'ouvre vers l'extérieur.

L'air froid pénètre, il neige. D'autres blessés viennent prendre place près de nous. Il est 1 h 00 du matin lorsque l'on m'allonge sur une grande table. Un jeune médecin petit, noiraud et en pleine forme s'occupe de moi. Il me fait une piqûre dans le bras et me parle d'Alger où il est né. Il parle, parle... et je m'endors. A mon réveil, il fait jour. Une grande pièce, d'autres blessés autour de moi. A ma droite, une tête bandée, deux joues rouges, des petits yeux bleus qui sourient. Je lui parle. A ma surprise, c'est une femme d'Illhaeusern. Nous continuons en dialecte. Elle m'apprend qu'il y a beaucoup d'autres civils qui ont été tués ou blessés. Par la fenêtre qui me fait face, je vois une succession de baraquements. Nous nous trouvons dans le camp d'internement de SCHIRMECK !

Dans l'après-midi, une ambulance me conduit à ST-DIÉ où je passerai 24 h 00 dans une école avec des parachutistes du 1er R.C.P., tous blessés à JEBSHEIM. Enfin, un train sanitaire nous transporte à Vichy, à l'hôtel Radio, transformé en hôpital, sur les bords de l'Allier.

BELFILS et NARCÈS ont été évacués ensemble vers un hôpital américain à Rennes. Je ne les reverrai qu'après mon retour d'Allemagne.

Le 30 Mars 1945 au soir, c'est le Vendredi Saint, j'arrive à COLMAR "en stop" depuis NANCY. J'ai une permission de convalescence de 20 jours.

L'artillerie lourde allemande effectue des tirs de harcèlement sur la ville. Ce n'est que le lendemain que je retrouve mes parents et la famille après plus de cinq ans d'absence et dans de bien tristes conditions. L'Alsace abandonnée, annexée par l'ennemi, avait dû payer un lourd tribut de sang, de larmes et de dévastations.

A l'issue de ma convalescence, je rejoins le bataillon de renfort à ST-GERMAIN et rencontre peu après à l'Ecole Militaire le L.V. GUILLON, commandant le 2e escadron. "CLAD, que faites-vous là ?" me dit-il. Je lui explique ma situation. Il poursuit : "J'ai besoin de chefs de chars, le PHOQUE II vous attend, vous en prendrez le commandement".

En petit convoi, nous étions le soir même à Strasbourg. Le lendemain soir nous avons rejoint des éléments du 2e Esc. près de BERCHTESGADEN.

En Allemagne, c'est le grand hallali ! Puis l'effondrement du Grand Reich millénaire allemand et l'Armistice signée le 8 Mai 1945.

Jamais je n'oublierai.

ULTIME HOMMAGE OFFICIEL A LA BRIGADE MARINE EN EXTREME-ORIENT (B.M.E.O.)

d'après une lettre-reportage de Louis GLEIZON - 3e Esc. INDO

Les 3, 4 et 5 octobre 1992, branlebas de combat en ARCACHON. Débarquement amphibie de grande envergure !

A croire que l'Amirauté, dans son incessant remaniement de nos Forces, venait de décider une implantation MARINE sur le plus grand des étangs landais !

En fait, ce sont les fidèles de la B.M.E.O. qui reviennent à leurs sources pour rendre hommage officiel à leur Brigade et inaugurer un monument à la mémoire de ses quelque quatre-vingts Anciens, morts pour la France dans la lointaine péninsule indochinoise.

Ils sont un peu plus de cent-cinquante, venus de tous les horizons de France.

Le Contre-Amiral DAMBIER (COMAR-LORIENT) représente le Ministre et le Chef d'Etat-Major de la Marine ; conjointement avec M. Pierre LATAILLADE, Maire d'Arcachon et Député au Parlement Européen, il préside les cérémonies auxquelles assistent notamment :

- l'Amiral JOIRE-NOULLENS, ancien "patron" de la BMEO et ancien Chef d'Etat-major de la Marine,

- le Médecin-Général RONDET, qui fut épisodiquement le médecin du RBFM en opération en Indochine et préside le "Comité Stèle BMEO",

- et de nombreux officiers de Marine en tenue.

Une section de MARINE-HOURTIN rend les honneurs.

De nombreux drapeaux, dont celui de la 2e D.B., sont déferlés dans le ciel trop gris mais qui ne pleurera pas pendant les cérémonies que précède une messe célébrée en l'Eglise SAINT-FERDINAND.

Une gerbe est déposée au Monument aux Morts d'ARCACHON, puis l'Amiral GOUVA, Président de la F.A.M.M.A.C. remet à l'officier des équipages MALLEGOL, Président, le drapeau de l'Amicale des Fusiliers-Marins et Commandos de la section "AQUITAINE".

A 10 h 30, moment d'intense émotion... la stèle est dévoilée. Elle est très belle et Monsieur le Maire affirme qu'elle constitue le plus beau monument "du Souvenir" de sa ville.

En granit noir, elle porte la reproduction de tous les insignes - y compris celui du RBFM - de ses unités constitutives et le rappel gravé de ce que fut le BMEO.

Implantée au sommet d'un petit tertre auquel on accède par trois marches, elle s'élève à l'entrée de la cité "LOU BERCAIL" aux ABATILLES, dans un jardin qui vient d'être baptisé "Square Capitaine de Frégate JAUBERT" (tué le 28 janvier 1946 à THAN-UYEN, COCHINCHINE, à la tête de sa flottille - Voir bulletin n° 114).

Une plaque est également dévoilée dans l'Eglise des ABATILLES qui rappelle que cet officier y avait fait célébrer en septembre 1945 un office religieux pour le BMEO en partance pour l'INDOCHINE.

C'est ensuite la photo de groupe des Anciens, sur les marches de l'Eglise N.D. des Passes au MOULLEAU puis, après une réception offerte par la ville à la Mairie d'ARCACHON, un banquet joyeux rassemble tous les participants au village de vacances de KHELUS à la HUME.

Parmi les tables particulièrement animées, signalons celle du RBFM où se sont retrouvés PANIAGUA, BENTEJAC, CREMET, ARTIGANAVE et Louis GLEIZON du 3e Esc. 3e Peloton en Indochine et MONFOURNY de l'EM, qui nous représentaient et ont bien regretté les trop nombreux anciens qui n'avaient pu se joindre à eux.

L'Amiral REBOUL, retenu par d'autres obligations, n'avait pu venir, non plus que Paul FRITEAU qui m'avait demandé d'être son porte-parole.

Hélas, votre PVP, qui avait bien planifié d'y être avec son épouse, a dû rester tristement bloqué chez lui par une grippe sans doute ramassée dans le Sud d'où il rentrait.

Il s'est quand même manifesté par un message et une lettre adressée à celui à qui les Anciens de la BMEO doivent une immense reconnaissance car sans lui, le noir oubli serait tombé sur cette belle "unité Marine" et sur ceux qui ont combattu dans ses rangs et ont "laissé sur le terrain" nombre de leurs frères d'armes.

J'ai cité Jean DARD qui va sûrement me reprocher de le mettre au pinacle car c'est un modeste. Mais il eut été tout à fait injuste de ne pas lui rendre cet hommage mérité qu'il saura partager avec ceux qui l'ont aidé dans cette immense tâche

"ILS ONT OSÉ, ILS ONT GAGNÉ".

et à vous, les "RBFM anciens d'INDO", mes frères, je dis :

"Passez un jour par ARCACHON et allez vous recueillir devant ce beau monument".

et puis, après et puisque la vie continue malgré la mort, faites donc une halte chez Franck BENTEJAC (3e Esc. RBFM-INDO et ancien marin-pêcheur) qui tient, avec sa femme, celle-ci "aux fourneaux", un petit restaurant "LES EMBRUNS" au MOULLEAU, tout près des dunes du PYLA.

Il paraît qu'on s'y régale à prix très raisonnable de ce que la mer produit de meilleur, le tout dans une ambiance "Fusilier-marin" des plus chaudes.

Georges LAURENT

Dernière minute : Jean-Pierre CREMET (3e Escadron - Libération et INDO) vient de nous adresser son compte-rendu sur ARCACHON.

Je ne citerai que quelques extraits de son commentaire d'envoi :

"Nous étions quelques uns du RBFM (3e Esc.) et nous nous sommes arrangés pour nous faire... voir, deux d'entre nous étaient porteurs du drapeau de leur Amicale d'Anciens Marins : ARTIGANAVE et GLEIZON ce qui a un peu compensé l'absence d'officiels de notre Amicale Régimentaire".

"Car, doit-on l'oublier, en Indochine, le RBFM a été une des composantes de la BMEO ? ..., et le grand Patron du Corps Expéditionnaire s'appelait LECLERC."

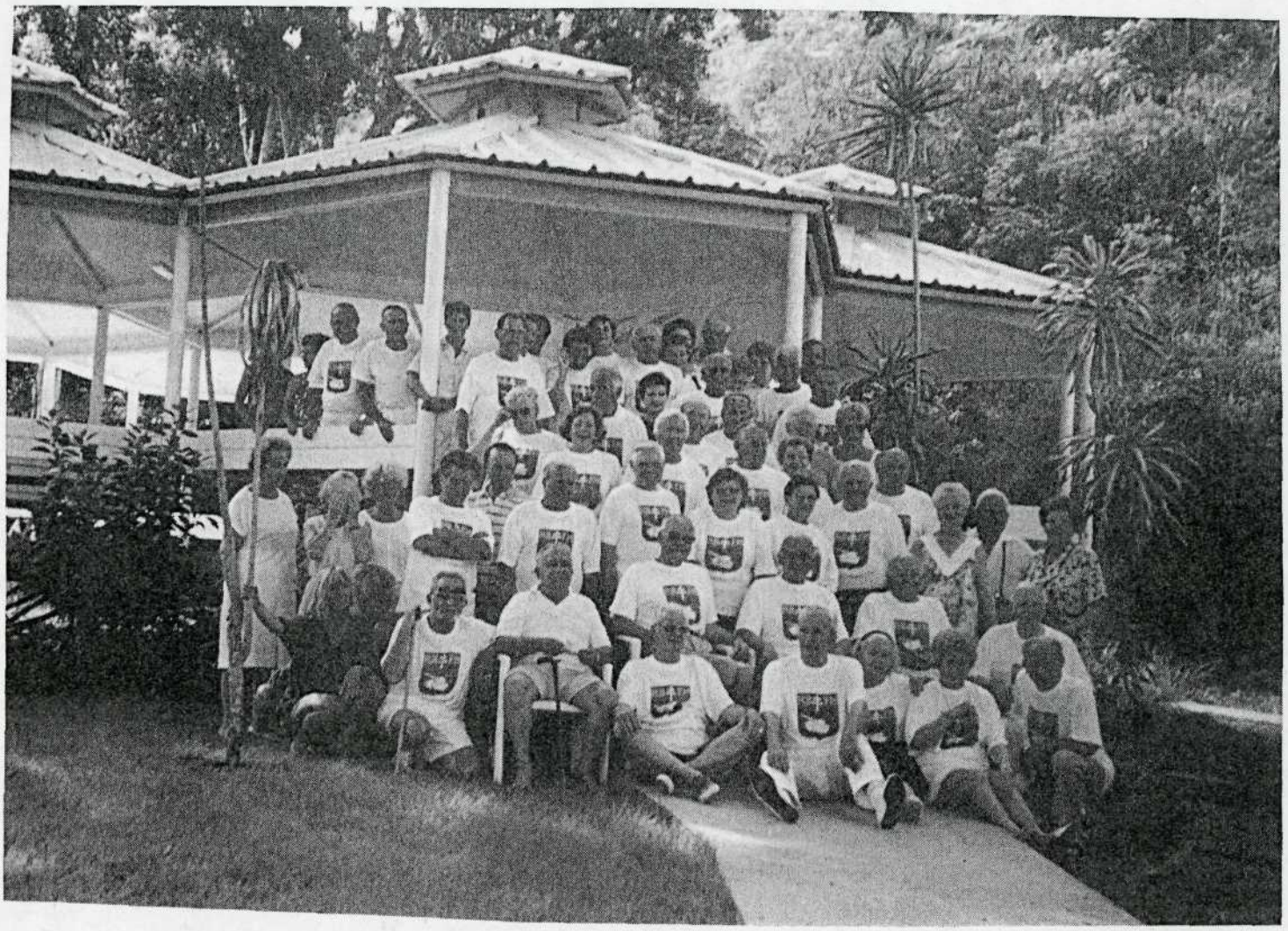
"Toujours au plaisir de te lire dans Y comme Yser et sans aucune acrimonie de ma part, je te prie, Cher Camarade, ainsi que les membres du bureau, de croire à l'expression de mes sentiments très cordiaux."

A LIRE

ARTICLES à paraître en décembre dans le numéro 4/92
de la REVUE HISTORIQUE des ARMÉES :

- "les Fusiliers-Marins de BIZERTE à BERCHTESGADEN" du Colonel Paul GAUJAC

- "la BMEO" par le Commissaire Général P. LADRANGE.



Ci-dessus le groupe de "vacanciers qui a passé une ou deux semaines à la "MARTINIQUE" dans un hôtel Club très moderne " Le Marouba, au bord de la plage.

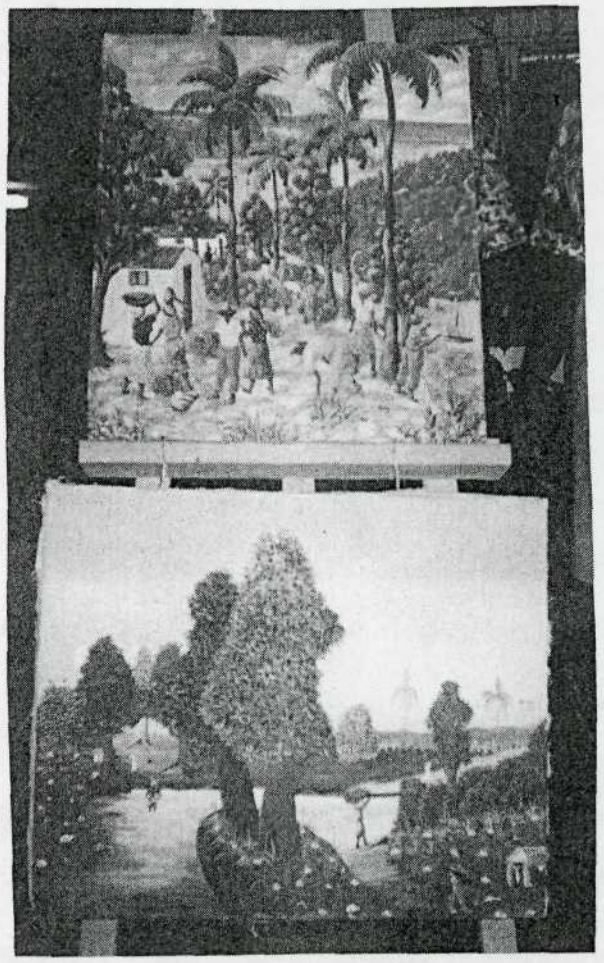
Detente, baignades multiples l'eau était à 28°, visite de l'Ile, Grandes partie de "tchatche". En somme de très bonnes vacances dans l'habituel climat d'anitié fraternelle du R.B.F.M.

Un seul incident : Madame ALCALDE ayant glissé dans sa douche, s'est cassé 3 côtes et à du être rapatriée en France. Elle a fait face avec courage et patience à ce mauvais coup du sort survenu le jour même de son errivée

Il convient de signaler l'attitude très compréhensive de "NOUVELLES FRONTIERES" qui à accepté de lui offrir ainsi qu'a son mari, un séjour de vacances dans un des hôtels du groupe, en compensation de ce séjour gaché.

Pour remercier Jacques BEUQUE et son épouse Jacqueline pour tout le mal qu'ils se sont donnés pour organiser ce séjour; le groupe leur à offert deux peintures naïves peintes par des artistes locaux (photo ci-contre)

F.V.



AVIS DE RECHERCHE

1 - Monsieur Olivier de BOISSOUDY - 14, rue Emile-Duclaux, 75015 PARIS. Tél. 16 1 47 83 71 15, qui avait 6 ans en septembre 1944, lors de la libération de ANDELOT, son village de Haute-Marne, s'était déjà adressé à nous dans le bulletin n° 110.

Il cherche "à bien connaître son pays" et veut "rendre hommage à ceux qui ont participé à la lutte contre l'occupant".

Pour l'ouvrage qu'il écrit, il souhaite vivement trouver une photo du T.D. MARSOUIN et de son équipage (2e Esc. 2e Peloton) au moment de la Libération d'ANDELOT, ou peu avant.

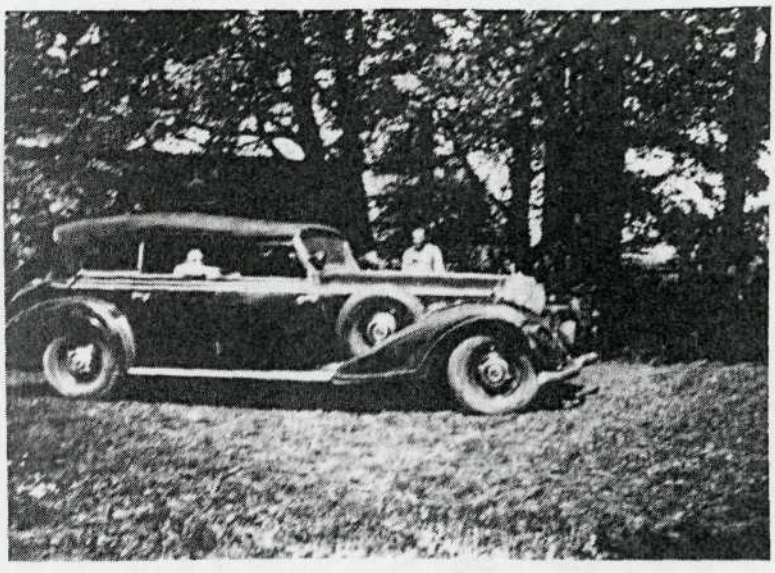
Un appel est donc lancé aux Anciens du 2e Escadron qui auraient cette photo d'entrer directement en contact avec lui.

Il est demandé à Bernard DUPLESSY d'orienter cet historien vers la mairie de NANCY qui pourrait peut-être le mettre en relation avec la famille de notre camarade André LAMY, décédé en 1966 à NANCY.

2 - André LETRENEUF nous communique la photo ci-contre d'une des MERCÉDÈS d'Adolf Hitler, récupérée en même temps qu'un semi-chenillé allemand, par lui et quelques uns de ses camarades du 2e Escadron.

Il cherche notamment à identifier les marins qui y apparaissent et notamment celui est est debout derrière.

Lui répondre directement à LA CROIX de la CHESNAIE
35290 ST-MEEN-LE-GRAND





Albert BLANC 1/1 recherche le nom et si possible l'adresse du L.V. dont photo ci-contre qui était embarqué avec lui sur le C.T. "le TRIOMPHANT" pour le dégagement de NHA-TRANG en 1945, et qui, avec lui, a senti le "vent du boulet".

Lui répondre directement à "LE GRENIER", ARGENTIERES, 36270 EGUZON.

ON SE PRÉPARE A ENTRER DANS LA BATAILLE...

ou "le R.B.F.M. sort des limbes..."

ARCHITECTE, COUSETTE, ARTISTE PEINTRE.

par Serge VEZ (3e Esc..)

Le Bataillon BIZERTE, au cours de son séjour au hangar 14, est devenu Régiment Blindé de Fusiliers-Marins, en abrégé R.B.F.M. Fusiliers-Marins il y a bien, mais de Blindés point. Les quelques escapades avec les F.T. de la Compagnie de Garde ne font pas illusion.

Le début de l'année 1944 nous trouve à ANFA, sur un hippodrome à proximité de CASABLANCA. Les premiers temps, notre casernement est des plus simples. Par groupes de 4, nous joignons nos toiles de tentes individuelles U.S., et voici le problème du logement réglé. Immédiatement après, nous recevons de grandes caisses qui ont pour la plupart servi d'emballage à des véhicules américains qui débarquent à CASABLANCA en continu.

A partir de cela, et toujours par groupes de 4, nous construisons des guitounes un peu moins sommaires. Influencé par les sous-marins, je préconise et nous réalisons des couchettes superposées et rabattables, dans le peu d'espace qui nous est alloué. Les règles de l'urbanisme sont rigoureuses, pour les volumes, les formes, les espacements, les alignements, fort heureusement d'ailleurs. Nous avons par contre toute latitude pour les aménagements intérieurs. Ainsi naît en deux jours un village lilliputien du plus heureux effet. On reçoit des visites, on en rend, on compare, on modifie, on ajoute ; on voit même se dessiner de minuscules jardins, se tracer des avenues, et nous sommes très fiers de nos habitats.

Dans le même temps, nous recevons fort heureusement des uniformes américains qui sont seyants, pratiques et confortables. Nous conservons nos coiffures de tradition, casquettes et "bâchis". Reste à coudre sur les vestes, plus précisément sur la manche gauche, les galons, les deux ancres croisées, et l'indication de notre nouvelle spécialité "Fusiliers-marins". Pour une raison qui me reste obscure, je fais partie d'une corvée qui emmène les vestes chez un tailleur en ville, par palanquées successives. Nous déterminons les endroits adéquats, surveillons l'exécution, et mettons la main à l'aiguille car il faut faire vite selon les ordres. Dans nos nouveaux uniformes nous avons une toute autre allure.

A peu près dans le même moment, je suis embauché pour peindre des insignes R.B.F.M. sur des pancartes de signalisation. Ceci me vaudra d'être pris pour le créateur de l'insigne en question ; je précise qu'il n'en est rien, à ANFA, j'avais un modèle, réalisé je ne sais par qui, et qui était autant que je me souvienne légèrement différent. Je me contentai alors d'apporter des modifications de détail infimes.

Tous ceux qui étaient à ANFA se rappellent, sans aucun doute avec émotion, des soirées animées par un nouveau venu, le S.M. CAJA José. Son entrain était connu et communicatif, il chantait des chansons que nous reprenions tous en choeur et créait à lui tout seul une ambiance bien particulière. Il devait hélas nous quitter pendant la campagne de FRANCE.

SUR LA PEAU DE BOUC...

- Avoir frappé un camarade avec lequel il jouait avec la dernière brutalité.

- Par maladresse adroitement simulée, avoir cassé le prisonnier de la porte du trou d'homme de la chaudière.

- Avoir sa viande à l'air dans un sabord.

- Ne pas avoir pris des précautions en venant à l'école et faire des saletés sur la table.

- Uriner dans la batterie et continuer malgré les observations d'un quartier-maître.

LA RUE des FUSILIERS-MARINS
A L'ILE D'YEU

par G.L.

En vacances à l'Ile d'Yeu, j'en découvre tous les jours, à pied ou à vélo, les coins les plus secrets.

Sur la carte qui me guide, je remarque une "Rue des Fusiliers-Marins". Une visite s'impose !

Aucune plaque n'existe pour la trouver. Il me faut donc utiliser les précieux "renseignements d'habitants".

Voilà à l'horizon proche, un ancien qui tire une jambe raide et dont le visage boucané s'illumine d'un oeil pétillant de malice. L'autre oeil, glauque, lui donne un air étrange, un peu pirate d'antan.

La conversation s'engage après que je me sois présenté. Mon interlocuteur, Gabriel G., matricule R 30, répond volontiers à mes interrogations :

- "Où sont les plaques des rues ?"
- "Volées par des estivants, bien sûr ! Le monde de maintenant ne respecte plus rien ... !"
- "Pourquoi une rue des Fusiliers-Marins à YEU ?"
- "Ça a été baptisé comme ça à cause que trois fusiliers-marins de l'Amiral RONARC'H y ont habité :
  . l'un, parent des céramistes LECANUET,
  . le second, embarqué sur un croiseur en 1914-18,
  . le troisième, Gabriel, mon père, qui a été rapatrié de la Somme en 1917, dans un cercueil."
- "Et vous, vous n'êtes pas Fusilier-marin ?"
- "Non pas ; je n'étais pas inscrit maritime. J'étais spécialiste, dans l'Ile, des moteurs "marine". J'ai été appelé pour un an et on a fait de moi un matelot-mécanicien. Après mes essais de spécialité à LORIENT et TOULON, j'ai embarqué sur le "Grand 13" et fait campagne avec lui en Méditerranée. Je m'occupais du "vapeur" puis de la vedette des "officiers supérieurs".

Je tairai quelques uns de ses propos où il évoqua les "écrémeuses", bien sales, de 1930-31 !

Revenu à l'Ile d'YEU en matelot, il s'y maria deux ans plus tard.

- "A Dieu l'Ancien, et merci pour tout cela !"
- "Bonnes vacances, matelot, et à l'année prochaine..."

CASSETTES - T-SHIRTS et ANNUAIRES

Sont disponibles à l'Amicale :

- des CASSETTES-VIDÉO du "Rassemblement RBFM" d'avril 1992 en NORMANDIE"

- des CASSETTES-VIDÉO des "vacances en MARTINIQUE"

- des TEE-SHIRTS sans légende

- des ANNUAIRES RBFM 1992 gratuits

Pour les obtenir, les commander à Jacques BEUQUE (au moyen du papillon détachable que vous trouverez en dernière page de ce bulletin) en y joignant :

- soit un chèque du montant correspondant à votre commande pour les Cassettes-vidéo ou les T-shirts,

- soit 4 F en timbres-poste pour l'annuaire.

Coût unitaire (frais d'expédition compris)

1 cassette = 150 F + 14 F d'expédition = 164 F

1 T-shirt = 65 F + 14 F = 79 F

1 annuaire = 4 F en timbres pour l'expédition.

UN RÉGIMENT MÉCONNU

Plusieurs de nos camarades qui ont rejoint le RBFM directement ou par la BMEO sont passés par le 4e RFM. Ils ont réuni leurs souvenirs et fait appel à quelques-uns de leurs anciens chefs pour nous dire ce que fut cette unité hétéroclite.

Merci donc à Georges NICOLAS, Marcel CALLET, Louis MAHAUD, Georges LE CUNFF, Paul AUGUSTE, Eugène BEZARD (qui fut des nôtres à BLAINVILLE en avril 92) et à Paul FRITEAU qui collecta leur témoignage.

Merci aussi au Cap. de Vaisseau MORFIN qui a communiqué le rôle des officiers.

G.L.

Le 4e Régiment de Fusiliers-Marins

"Fais pour le mieux
avec ce que tu as (RONARC'H)"

C'est en juillet 1944, peu après la libération de CHERBOURG, que fut aménagé en 1er dépôt des Equipages l'ancienne caserne PROTEAU (8e Rt. d'infanterie).

Les premiers arrivants, des gâs du centre de la Manche, franchissent les lignes en doris. Le centre de recrutement de la Haye du Puits les dirigea sur les casernes de Marins-pompiers afin d'effectuer des travaux de nettoyage du 1er dépôt. Cette caserne avait été utilisée comme centre d'internement pour des civils d'URSS (en grande partie des femmes).

C'est ainsi que fut créé le bataillon de CHERBOURG. Au début, il se nomma "Bataillon du Pacifique", puis devint Bataillon de l'Atlantique. Les officiers L.V. DUVAL - L.V. DELAAGE - L.V. KERNEIS, le L.V. DUVAL prenant le commandement du Bataillon.

L'armement était disparate, des MAUSER, des FM 24-29, des mitrailleuses HOTCHKISS, un canon de 20 récupéré aux Allemands, et comme véhicule une jeep, don des Américains.

L'entraînement était intensif, marches sur marches, exercices aux explosifs, déminage, tirs, combat rapproché (certains se souviennent des cours reçus par un Enseigne de Vaisseau : Philippe de Gaulle).

La tension monte entre les rats de dépôt et le Bataillon. L'esprit frondeur des fusiliers-marins commence à se montrer. Le Bataillon refuse de descendre aux appels intempestifs du bidel. Car plusieurs heures avant que le soleil ne se lève sur la rade (à moins que ce soit le crachin, note d'un Cherbourgeois), nos demoiselles au pompon rouge crapahutent dans les terrains militaires ou donnent l'assaut à des blockhaus sur les plages. Ce n'est pas la matière première qui manque. Les armées alliées avancent ; après la percée d'AVRANCHES, des anciens marins venant de Bretagne nous rejoignent, certains proviennent du maquis de St-Marcel.

Nous dépendons de la Marine aux Armées qui forme le 4e Régiment de fusiliers marins. Une partie des Bataillons se regroupe au camp du Ruchard.

Le Régiment sera affecté à la 19e Division d'Infanterie sous les ordres du Général de LARMINAT.

Nous étions informés qu'au camp du Ruchard, c'était l'anarchie et notre Bataillon bien entraîné et organisé devait rétablir l'ordre.

Que trouve-t-on dans le camp : des anciens des camps de jeunesse, la compagnie Marine de VICHY, des anciens marins de l'Armée secrète, une section libanaise, une section Corse, une formation de TOULON qui veut tout casser ; on a même dit qu'il y avait des anciens "BREIZH ATAO"...

Je cite le témoignage d'un gâs du 1er Bataillon, 1ère Compagnie : Georges NICOLAS. "Ce n'était pas le coup d'état permanent, mais la révolution... jusqu'à faire sauter la prison, dévaliser le café en face du camp, coller le feu à la mairie de CHINON, etc."

Nous quittons donc CHERBOURG pour arriver quelques jours plus tard à TOURS. Nous étions gonflés à bloc, malgré le voyage effectué dans les wagons Pullmann de la SNCF, CHEVAUX EN LONG 8, HOMMES 40, avec une balle de paille. Voiture restaurant (des roulantes sur une plate-forme).

Une petite démonstration en arrivant au camp : on défile sous l'air ahuri des casseurs, jugulaire au menton, baïonnette au canon "Ah les gonzesses", ils vont déchanter vite ! Nous aussi ! Grosse déception pour nous, on nous répartit dans des piaules déjà occupées en partie. Puis, on passe au magasin d'habillement où on nous refile des fringues du 1er Régiment de France et des souliers DALADIER (lire : pompes). Nous gardons quand même le bâchis et le casque DCA MARINE.

Le calme revient vite sur le camp. Nous sommes tous des marins sous le même pavillon, héritiers de ceux de DIXMUDE. Et une partie de la France est encore occupée, nous sommes des Fusiliers-Marins. Un peu d'entraînement, quelques marches, assurent la cohésion. Les autorités forcent le pas, nous allons bientôt monter en ligne, toucher de l'armement, des engins, des vivres. On y croyait ! Puis c'est le grand départ, la longue marche du camp du Ruchard jusqu'à la gare de TOURS avec tout le barda sur le dos. Après un très long voyage (on ne sait pas où l'on va), nous arrivons à QUESTEMBERT dans le MORBIHAN. C'est là que s'établira le P.C. du Régiment, le P.C. arrière étant à VANNES.

Des camions américains conduisent le 2e Bataillon à MUZILLAC où l'on nous distribue quelques munitions. Je reçois même un fusil canadien avec tromblon et grenades de 80 (un super luxe). Puis le 20 décembre, nous rembarquons dans les camions américains vers RIEUX où la Compagnie (5e Cie L.V. DUVAL) doit relever un Bataillon F.T.P. Nous descendons vers la Vilaine, marchant le long des haies et une volée de mortiers nous arrive ; comme dans un port, la batterie de Salut tonne pour un navire amiral. Nous, on n'a rien à leur offrir en échange.

Nous arrivons au PC de section, trois F.T.P., un de la Brigade des Républicains espagnols (semblant être un officier). Echange de paroles avec l'E.V. AUBE Chef de section, reconnaissance de la ligne de front. Pas le moindre point d'appui sauf quelques tranchées, peu profondes et pleines d'eau à flanc de coteau. Après avoir entendu les fermiers des environs, les Allemands passaient presque toutes les nuits pour emporter des victuailles, des vaches et autres animaux et même des fagots de bois. Quant aux héroïques défenseurs, eux allaient toutes les nuits dans les bals des environs. "Ils ne passeront pas" lance un matelot sans spé. (sourire du fermier) et ... ils ne sont jamais passés. Profitant du brouillard sur le marais, nous faisons quelques points d'appui.

Témoignage écrit de Georges NICOLAS. Je cite "... conditions de vie. Une terrain en pente allant vers le marais de la Vilaine. Un trou de 4 m² environ recouvert de troncs et de branches, des pluies continues. Coucher dans l'eau. 7 heures de quart, toutes les nuits, d'affilée, des rations de Calva (2 litres pour 6) ? "Note du transcripteur : Je vous assure que ce n'était pas du Calva, mais une infâme goutte (lire eau de vie) bleutée avec des relents d'éther que nous avions baptisée "tafia". Quelle différence entre le Calva du copain Eugène BEZARD et notre mixture !

Le soir avant de prendre position sur le marais, on fait chauffer du cidre avec beaucoup de sucre et de cette goutte infâme et l'on fait flamber. Ça tient chaud pendant une heure. Les premières nuits, on avalait ça sec. Nos souliers DALADIER pompent l'eau de plus en plus et l'eau monte dans le marais. Tous les sabots de bois du coin sont réquisitionnés, la camionnette des vivres va jusqu'à QUESTEMBERG pour en ramener, beau temps pour les sabotiers, avec un peu de paille dedans, c'est presque le confort.

De temps en temps, l'artillerie divisionnaire, vient sur nos arrières. Huchés dans nos têtards (têtes d'arbres), nous réglons le tir : trop long, trop court, une bordée et ils plient bagage. Mais pas les copains d'en face qui nous arrosent au canon de 40 et aux mortiers et ils visent juste.

D'autres fois, c'est une section "Engins", qui vient faire un arrosage des lignes adverses avec les mitrailleuses, mortiers et notre bon canon de 20.

Mais notre hantise, c'est de protéger nos arrières, là ce sont des miliciens qui nous attaquent. Ils se faufilent sans bruit sur nos arrières. Ils n'ont pas de sabots de bois, eux. Mais des chaussures avec d'épaisses couches de latex, ils se meuvent comme des feux follets sur la lande bretonne. N'a t-on pas dit que leur P.C. opérationnel se trouvait sous le château de BEGANNE. Seul le Seigneur des lieux de l'époque pourrait trancher. (J'accepte tout démenti). J'allais oublier les chiens de liaison. Un poste de guet de notre section, par une nuit éclairée par Phébus observa la reptation du chien sur près de 300 mètres, l'animal fut abattu ; par malheur, la sacoche à messages était vide. Les "milicos" ne devaient être qu'à quelques mètres de nous.

Témoignage de Marcel CALLET CHR du 1er Bataillon (puis 2e ESCADRON RBFM).

En 1942, à l'EPP bord "OCEAN" ; après le sabordage rejoint l'armée secrète ARDECHE sur le front des ALPES.

"J'ai abandonné mon grade pour suivre les copains de la Marine ; rappelé en novembre 44 pour être muté au 4e RFM au Camp du Ruchard, que nous avons un peu perturbé, car nous avons retrouvé certaines connaissances à qui nous avions eu à faire (intervention contre le maquis ou même intervention en ville)". Merci Marcel d'avoir bien lu le bulletin RBFM, et merci pour le poème des infirmières sur le 4e BOUTOU COUET.

Le Bataillon de Marche de LORIENT est affecté officiellement au 4e RFM à compter du 1er JANVIER 45 et devient 3e Bataillon. Son PC est à LIMERZEL.

Puis l'hiver se termine, fin mars une relève, le 2e Bataillon se replie sur MUZILLAC où nous sommes équipés de tenues canadiennes, le battle-dress. Nous échangeons nos casques DCA Marine contre le casque américain, nous percevons des ponchos caoutchoutés qui nous auraient été bien utiles dans l'hiver du marais, où nos capotes n'arrivaient pas à sécher. Nous faisons mouvement vers l'embouchure de la Vilaine, sous ARZAL, avec un poste avancé : LE MOUSTOIR. De l'autre côté, c'est TREHIGUIER, on entend même les "TOURISTES" parler. Pour nous, c'est le grand silence, sauf en pleine nuit ; la 13,2 qui lâche quelques rafales sur le clocher de TREHIGUIER. Les arbres bourgeonnent, la température devient douce, la nourriture s'améliore. Des commandos FNFL viennent nous remonter le moral, établissant des pièges avec des grenades.

Nous voici en MAI, nous savons que les armées alliées foncent en Allemagne. Nous apercevons, en face, des civils qui nous font des signes. Un soir, les civils se rassemblent au bord de la Vilaine et entonnent "La Marseillaise" GRRR ! Les ordres sont là : on ne bouge pas ! dur, dur !

Le lendemain, des camions américains nous chargent en direction de NANTES. Là-bas, c'est la liesse, du monde plein les rues, nos camions sont assaillis, on nous embrasse, des bals à tous les carrefours. On nous dépose dans une caserne d'artillerie, quartier libre, sauf pour notre Compagnie qui est de garde, c'est bien notre veine. Par dessus les flonflons, on entend le canon qui tonne sur St-NAZAIRE. Pour nous, ce n'est pas fini. On discute avec les artilleurs, qui nous indiquent l'endroit pour faire le mur, nous ne sommes plus que deux de l'équipe de la Compagnie, on y va, nous verrons bien demain.

à suivre...